

Le lendemain, après le déjeuner, surtout afin de ne pas céder à l'appel insistant du lit, il grimpa dans le minibus vert et démarra. Sur le coup, il ne savait pas bien où aller. Il voulait simplement, au départ, sortir du périmètre immédiat de Saint-Jean pour se promener plus librement, sans risquer de faire une rencontre indésirable. Il prit instinctivement la direction de Pacy, celle qu'il prenait le plus souvent en sortant du village. Par contre, contrairement à d'habitude, il n'entra pas dans le bourg et continua vers l'ouest, vers la campagne normande. Il longea l'Eure un moment et de beaux prés fleuris et pentus. Il espérait trouver un endroit propice pour s'arrêter, un endroit où il pourrait laisser le minibus et où débiterait un sentier sur lequel il pourrait partir marcher. Il roula pendant deux bonnes dizaines de kilomètres sans rien trouver de semblable. Son regard tomba sur le dépliant que lui avait remis Vallin la veille. Il était resté sur le tableau de bord. Il y avait un plan pour accéder à l'établissement de soins. Ce n'était pas loin. D'ailleurs, un panneau indiquant le bois de la Harelle ne tarda pas à apparaître sur le côté droit de la route. Pierre s'y engagea. La route après quelques kilomètres traversait une forêt de plus en plus épaisse. Il y avait sur le côté droit des allées forestières, fermées par des barrières en bois. Pierre aurait très bien pu s'arrêter là pour marcher. Mais, du coup, il avait oublié son premier projet. Il avait envie d'aller jusqu'au bout maintenant, de voir où se trouvait cette fameuse maison, dans le bois de la Harelle. Calme et repos assurés. En effet... Hormis le champ des oiseaux... Il y avait environ deux ou trois kilomètres qu'il roulait en pleine forêt quand il y eut un panneau sur la gauche : "*Centre de soins de la Harelle*"... Il

s'engagea sur la route étroite qui prenait à gauche en espérant qu'il ne viendrait personne dans le sens inverse. Il avait la sensation d'aller jusqu'au bout du monde. Et puis, au bout d'un temps qui lui parut bien long, il déboucha dans une vaste clairière et distingua les bâtiments bas de couleur claire qu'il avait vus sur le dépliant. Il y avait un portail grand ouvert. Il suivit le panneau "Accueil/parking visiteurs". Les bâtiments étaient disséminés dans un parc boisé et on eût facilement pu confondre l'endroit avec un club de vacances. Un club cependant pourvu d'une clientèle étrangement calme, genre troisième âge qui cherche le repos... Ce parc, c'était un peu le royaume de la belle au bois dormant. Il se gara sur le parking visiteurs et se dirigea vers le bâtiment abritant l'accueil. C'était un grand hall lumineux comme celui d'une clinique ultra-moderne. Derrière un guichet en demi-cercle, il y avait une femme brune, avenante, en blouse blanche, plusieurs bureaux vitrés sur le côté droit et de larges fauteuils sur le côté gauche. Il y avait trois types qui déambulaient dans le hall, des malades sans doute, si l'on en jugeait par leur air égaré et leur teint blafard. Dans la partie salle d'attente, sur la gauche, il y avait un couple d'une cinquantaine d'année. La femme avait un dossier à la main et s'adressait à l'homme qui avait un peu la même expression que les types qui erraient. Une admission sans doute... Pierre ne se dirigea pas vers la préposée à l'accueil mais directement vers les fauteuils, comme s'il connaissait déjà bien le lieu et n'avait pas besoin de renseignements. Il s'installa non loin du couple. La femme, visiblement, s'employait à rassurer son mari, affolé, anxieux... Elle lui parlait doucement, sur un ton apaisant, comme on parlerait à un enfant... Et lui, comme un enfant, semblait totalement terrorisé. A un moment, il l'entendit dire :

— J'ai peur... J'ai vraiment très peur... Il faudrait que tu me redonnes un cachet... S'il te plaît, redonne moi un cachet, je me sens vraiment trop angoissé... Ne me laisse pas dans cet état-là...

Sa voix était larmoyante et contrastait d'une façon assez choquante avec son physique d'homme mûr, robuste et rassurant. Ce gars-là n'était plus qu'un enfant apeuré qui réclamait son comprimé d'anxiolytique, Témesta, Lexomyl ou Tranxène, un pauvre type dévoré par l'angoisse, probablement depuis des années, et qui devait sans cesse avoir augmenté les doses des médicaments pour se sentir, au bout du compte, toujours de plus en plus mal, toujours de plus en plus perdu, déboussolé, à la dérive ; soumis à l'autorité et à la protection de sa femme comme un petit enfant à celles de sa mère, un pauvre type devenu incapable de vivre seul, un pauvre type devenu inapte à vivre, bourré de chimie, d'antidépresseurs, d'anxiolytiques, de régulateurs de l'humeur, de neuroleptiques... Un pauvre type détruit au fil des années par une médication de plus en plus lourde, de plus en plus invalidante, un arsenal de principes actifs à faire perdre la raison aux plus équilibrés, un traitement de cheval qui abrutirait les plus costauds... Pierre se vit à la place du type. Marie, un jour, l'emmènerait dans une clinique comme celle-là, elle veillerait à ce qu'il prenne bien ses petits cachets, et elle s'occuperait bien de lui si elle n'avait pas demandé le divorce auparavant. Elle s'occuperait de lui avec autant d'abnégation que cette inconnue, parce qu'elle n'aurait pas su saisir l'occasion de partir à temps, et qu'ensuite, on ne peut plus... On ne quitte pas quelqu'un qui est si mal... On n'en est plus capable... On a peur d'être une salope ; on aurait bien trop mauvaise conscience. Alors, on reste et on accompagne son époux à la clinique. On vient le voir de temps en temps ; pas trop souvent quand même, juste ce qu'il faut pour que les voisins ne jasant pas... Et ainsi s'écoule la vie... « *Mon mari est bien fatigué, vous savez... Il fait de longs séjours en maison de repos...* »

« *C'est bien triste, pour vous... Ah, je vous admire ! Quel courage ! Quel mérite, vous avez ! Quelle abnégation !* »

« Mais oui, je sais, mais que voulez-vous ? C'est mon mari, tout de même... Je ne peux pas l'abandonner... »

« Ah, ma pauvre dame, la vie ne nous réserve pas grand chose de bon, quand même. Allez ! On aura beau dire, mais, le peu qu'on a de bon, dans une vie, y'a drôlement intérêt à en profiter quand il en est encore temps... »

Voilà le genre de discussion que Marie aurait avec ses voisines dans une dizaine d'années, quand il aurait écumé tous les asiles du coin, appelés pudiquement « centre de soins » ou « maison de repos »... Quand elle aurait abandonné son légume de mari aux bons soins des blouses blanches.

« A-t-il assez d'Anafranil ? De lithium ? De Témesta ? D'Epival ? De Séropram ? De Tégrétole ? D'Haldol ? De Lexomyl ? Un électrochoc ne serait-il pas plus indiqué dans son état ? »

Non... Il ne voulait pas avoir ce destin. Il n'était peut-être pas encore trop tard pour réagir mais bientôt, sans doute, il le serait. S'il n'y prenait garde, s'il acceptait ne serait-ce qu'un premier séjour dans ce genre de clinique, il y en aurait forcément beaucoup d'autres. Il ne voulait pas devenir comme ce type, à côté de lui. Il faisait pitié. Il lui jeta un dernier coup d'œil et se leva. Il retraversa le hall, d'un pas mesuré, sans hâte, comme s'il avait oublié quelque chose dans sa voiture. La fille de l'accueil le regarda avec un drôle d'air. Lorsqu'il eut franchi la double porte vitrée et qu'il se retrouva à l'extérieur, il accéléra le pas. Et puis, dès qu'il fut hors de vue, il se mit à courir comme un dératé, jusqu'au parking. Il croisa un type en blouse blanche qui lui lança un regard soupçonneux. Il monta dans le minibus et démarra en toute hâte. Il fallait quitter au plus vite cet endroit, comme pour échapper à ce destin qui lui pendait au nez s'il continuait dans cette voie dangereuse sur laquelle il s'était engagé depuis un peu plus de deux ans... Fuir cet univers à tout prix ! Lorsque le minibus eut repassé le grand portail, Pierre se

sentit soulagé. Il était sorti de là et jamais il n'y reviendrait. Jamais, au grand jamais, il ne remettrait les pieds en pareil endroit : il se le jurait sur ce qu'il avait de plus cher au monde... Il roula vite, beaucoup trop vite sur l'étroite route forestière. Lorsqu'il jugea qu'il avait mis une distance suffisante entre la maison de repos et lui, il ralentit. Un peu plus loin, il repéra un départ de chemin avec une place assez large pour accueillir le minibus. Il s'arrêta et descendit. Il avait besoin de marcher, de remettre de l'ordre dans ses idées. Il ne se sentait pas bien fort sur ses jambes et le grand air l'étourdissait. Mais il fallait qu'il avançât tout de même. Il ne devait plus laisser son esprit se comporter en tyran absolutiste, en capitaine incontesté du navire en perdition. Son corps avait son mot à dire : et, pour cela, il avait besoin d'être remis en mouvement. Remis en mouvement, puis fortifié. Quelques pas l'épuisaient aujourd'hui. Demain, il devrait en faire un peu plus... Et après-demain, encore un peu plus... Jusqu'à effacer les longues journées d'inactivité où rien ne pouvait contrebalancer la fièvre de l'esprit. Quelques centaines de mètres, puis un kilomètre, puis deux, puis trois... Chaque jour il progresserait... Au début, il marcherait d'un pas tranquille sans forcer. Ensuite, petit à petit, il allongerait le pas, irait de plus en plus vite. Il ne faisait pas très chaud en forêt ; l'ombre des chênes centenaires conservait la fraîcheur matinale. Ainsi l'effort serait adouci. Et depuis qu'il avait largement réduit les doses d'Anafranil, il supportait beaucoup mieux la chaleur. Il eut un vertige, mais il ne s'arrêta pas de marcher. Il vit un chevreuil traverser le sentier à une vingtaine de mètres devant lui. C'était un signe, pour lui rappeler que le monde était beau pour celui qui savait le voir. Le monde n'était pas beau entre quatre murs. Quand le corps était coincé entre quatre murs, l'esprit était en prison. Dans les quartiers de haute sécurité de la pensée. Et la folie était l'horizon le plus certain pour les idées confinées, pour les idées affolées de tourner en rond sur elles-mêmes, sans fin et sans issue. Il n'y avait pas pires prisons que celles que l'on se construisait soi-

- Les mauvaises saisons-

même ; il n'y avait pas pire barreaux que ceux que l'on se forgeait à coup de renoncements et de peurs, d'angoisses et de phobies. Les cachots les plus sombres étaient invisibles, virtuels, et les prisonniers enchaînés, entravés par des boulets cérébraux, se distinguaient à peine des gens libres... Juste une absence de lueur dans les yeux, une absence subtile, furtive, mais qui trahissait avec certitude la limitation, le confinement de leur horizon, l'empêchement d'avancer, l'immobilité forcée... Et peut-être quelques tics nerveux... Des gestes plus lents et une voix éteinte, à force de résonner dans les ténèbres.

Marcher allait l'aider à discipliner sa pensée, il en était certain. Déjà ses idées s'enchaînaient avec plus de cohérence, plus de fluidité. Il se fit un second serment, après celui de ne jamais revenir au centre de soins de la Harelle : ne plus succomber au charme pervers du lit dans la journée. Dormir permettait d'oublier, bien sûr, mais le réveil n'en était que plus douloureux. Il ne fallait pas chercher à oublier la douleur, mais il fallait au contraire la combattre sur son propre terrain, au cœur de la pensée, sans chercher à se voiler la face, sans jouer à l'autruche. Il fallait désormais affronter la réalité et ne plus songer aux échappatoires. A mesure que ses pas s'allongeaient, s'affermisssaient, il sentait aussi que ses résolutions devenaient plus solides, plus robustes et plus stables. Il revint épuisé au minibus mais sa détermination était immense.

Lorsqu'il rentra chez lui, il alla directement à l'armoire à pharmacie. Il avait pris une troisième décision. Il rafla sur les étagères les boîtes d'Anafranil, un tube de Témesta, deux de Lexomyl, les boîtes de TégrétoI qu'il n'avait pas entamées et vérifia qu'il n'y avait, dans l'armoire, plus aucun médicament psychotrope. Il alla dans les W.C et commença par vider les tubes de

- Les mauvaises saisons-

tranquillisants dans la cuvette. Puis, un à un, il sortit les comprimés des plaquettes d'Anafranil et leur fit prendre le même chemin. Il termina enfin par les comprimés de Tégrétoï. Lorsque ce fut fini, qu'il ne restait plus que les plaquettes argentées, aplaties, les boîtes en carton et les tubes vides, il tira la chasse d'eau. Il ressortit des WC et alla jeter les emballages à la poubelle. La place était nette.

Cet après-midi là, il prit une quatrième décision : il ne retournerait jamais plus chez Vallin.

*